



Clio. Femmes, Genre, Histoire

4 | 1996
Le temps des jeunes filles

Le diable, la jeune fille et le saint ; le suicide de Salerna

Didier Lett



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/442>
DOI : 10.4000/clio.442
ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1996
ISBN : 2-85816-297-2
ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Didier Lett, « Le diable, la jeune fille et le saint ; le suicide de Salerna », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 4 | 1996, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/442> ; DOI : 10.4000/clio.442

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

Tous droits réservés

Le diable, la jeune fille et le saint ; le suicide de Salerna

Didier Lett

Dans un domaine appartenant à l'église de Cantorbéry, existe un village appelé Yfeld en anglais, où se déroula une chose admirable, digne d'être relatée¹. Dans la maison d'un certain Thomas, de noble origine selon le siècle, pendant l'absence de la mère de famille, les dépendants, comme il arrive souvent, convoitant un bon repas, demandèrent aux deux filles de la famille de leur donner un fromage pour accompagner leur pain. Ainsi, ils abusèrent de l'imprudence de la plus jeune, appelée Salerna, qui, prenant les clés, entra et ressortit de la resserre avec beaucoup de hardiesse. À son retour, la mère ne trouvant pas le bon nombre de fromages, interrogea ses filles qui restèrent muettes. Soupçonnant la plus jeune, armée d'une baguette, elle la frappa et la menaça des pires choses. Le lendemain matin, la mère se rendit à un oratoire éloigné d'environ trois stades de sa maison. Il arriva alors (selon les dispositions du Seigneur, qui pourvoit aux choses à venir), qu'un serviteur, qui avait pourtant l'habitude de se rendre au moulin, vint s'allonger sur un tas de fourrage pour dormir. La jeune fille passa une nuit sans dormir, dans l'angoisse en pensant à sa perte. Puis elle se dirigea dans le coin le plus reculé de la maison, prétextant qu'elle allait voir son petit frère, dont elle avait la charge. Refermant la porte derrière elle, elle sortit dans la cour, et enjambant la clôture, elle allait et venait, terrifiée par le crime qu'elle avait médité. D'un côté, la peur de la mort l'en détournait ; de l'autre, l'ennemi du genre humain, ayant pris l'apparence d'une des servantes, la stimulait et la poussait en avant. Enfin, franchissant la clôture, elle ouvrit la bouche du puits, et y introduisant ses jambes, elle se suspendit par les bras. Un porcher, voyant la scène de son champ et la croyant dans l'embarras, se mit à crier. Alors, elle se laissa tomber dans le puits en disant : « Veillez sur moi, Seigneur et saint Thomas ». O pasteur vigilant et diligent, qui arrache la brebis égarée des gouffres de la mort présente et éternelle, afin que le troupeau ne soit pas ruiné par une partie de son corps ! O père très bon et favorable qui sauve l'âme agissant à contre-cœur, afin que l'ennemi ne puisse s'enorgueillir de la perte d'un membre de sa famille (...)

Ainsi, la jeune fille, après avoir tourné pendant longtemps, est engloutie par trois fois au fond de l'eau. Émergeant la quatrième fois, elle vit saint Thomas lui dire : « Tu ne périras pas ; tu remonteras du puits ». Même si je raconte des choses merveilleuses et à peine croyables, elles sont pourtant véritables. À partir du niveau de l'eau, le puits s'élevait de vingt-cinq grandes coudées vers le haut, et plongeait

de huit vers le bas. Et malgré la hauteur du puits, celle qui s'était précipitée dedans n'avait pas été blessée. En effet, la main divine déposa en travers du puits un morceau de bois qui permit à la naufragée munie d'un bâton de s'appuyer sur le bord du puits. Cette main est celle qui aida l'homme juste qui tombait, afin qu'il ne soit pas brisé. En effet, ainsi qu'il a été dit : « Il t'aidera, et il affermira son bras, afin que l'ennemi ne puisse le corrompre, et que le fils de l'iniquité ne puisse lui nuire »². Cette main est aussi celle qui conduisit les fils d'Israël hors de la servitude d'Égypte, qui sortit Jonas du ventre du monstre marin, Daniel de la fosse aux lions, Pierre de la prison, Paul de la profondeur de la mer. Et cette main qui créa le lierre pour ombrager le prophète étouffant de chaleur, créa le bois pour venir en aide à la jeune fille naufragée. Tu pourrais penser que le bois avait été déposé volontairement, en cachette, dans le puits, comme marche-pied pour ceux qui descendent. En effet, si quelque chose tombait dedans, on avait l'habitude de l'en extraire et d'explorer le fond avec un crochet. Cependant, depuis le temps où le puits avait été creusé, un tel morceau de bois ne pouvait avoir été installé ni par un maître, ni par un serviteur. Pour évoquer sa disparition et sa remontée, si quelqu'un avance une raison quelconque, par exemple qu'il avait été déposé quelque temps auparavant, et que, abandonné à un long oubli, tantôt il était sous l'eau, tantôt il affleurerait à la surface, qu'il explique lui-même comment la fille de treize ans (en effet, elle avait cet âge-là), qui s'y était précipitée de si haut, grimpa sur le morceau de bois ! Qui a envoyé un appui de ses mains, qui, sinon la divine compassion qui veut que personne ne périsse ?

Le porcher, voyant que la jeune fille s'était jetée dans le puits, se précipita en criant, appelant le serviteur qui dormait. Celui-ci, pendant son sommeil, avait vu un homme le menacer de son poing serré en disant : « Couche-toi ; si tu te lèves, ce poing s'enfoncera droit dans ta mâchoire ». Dis-nous, diable impie, que vaut maintenant ta fourberie ? La multiplicité de tes machinations ne l'emporte pas auprès des simples et des innocents. Responsable de la tromperie, tu as abusé la fille toute jeune, tu la pensais déjà ta proie, mais tu n'as pas pu la posséder. En effet, ta fourberie a été engloutie dans la victoire du martyr. Tu as certes endormi le serviteur et tu l'as empêché de venir en aide à la jeune fille et ce pacte, comme d'autres que tu as conclu, s'est réalisé. Mais tu as menacé et attaqué les petites brebis du pasteur, et le pasteur prévoyant a triomphé de tes fourberies.

En effet, réveillé par la clameur du porcher, le serviteur apprit l'accident de la pauvre femme. Rejetant aussitôt ses guenilles et se dénudant, il s'apprêta à pénétrer dans le puits, et à se laisser descendre dedans. Mais voyant que cela serait sans effet, à cheval, il alla avertir la mère et tous ceux qui étaient dans l'église, de ce qui était arrivé. Cette dernière, déplorant sa faute et regrettant la peur qu'elle avait infligée à la jeune fille craintive, se précipita au puits avec tous les voisins ; elle était accompagnée d'un certain Radulfus, jeune homme vif et plein de ressources, qui était venu ce jour-là à cette chapelle contre son habitude, poussé par un signe divin. À part lui, personne dans l'assistance n'aurait osé descendre dans ces bas-fonds. En arrivant, ils descendirent une outre, qui vint se poser sur la planche de bois, juste à côté de la jeune fille. Alors le jeune Radulfus, descendu à l'aide d'une corde, trouva la jeune fille qui se tenait comme nous l'avons dit, et, se tenant lui-même sur le bois, l'attacha. Celle-ci, lorsqu'elle fut ressortie, demanda avec force : « Préparez la mesure de mon corps, en la dédiant à saint Thomas »³. Ainsi fut sauvée l'âme de la simple et innocente jeune fille, séduite et sauvée de l'esprit malin, préservée de tout dommage corporel (...).

- 1 Ce récit a été rédigé vers 1173 par un moine de Cantorbéry chargé du service de surveillance et d'entretien du tombeau de Thomas Becket assassiné dans sa cathédrale le 29 décembre 1170. C'est à partir de l'ensemble des témoignages recueillis par les miraculés et les témoins qu'il a rédigé un recueil de miracles attribués à l'archevêque de Cantorbéry. Lorsque ce recueil est composé, Thomas Becket est déjà célèbre dans toute la chrétienté puisqu'il est canonisé le 21 février 1173. Nous sommes cependant à l'origine du

mouvement qui va porter les foules pendant les siècles suivants sur la tombe du saint-martyr, et avant l'institutionnalisation du pèlerinage.

- 2 Au Moyen Âge, il est exceptionnel qu'un suicide soit mis en scène, car la mort volontaire est une grave insulte à l'encontre de Dieu qui seul peut donner et reprendre la vie. Il ne s'agit pas seulement d'une mort terrestre. Comme le rappelle William, il s'agit aussi (et surtout) de la damnation dans l'au-delà : « une mort présente et éternelle » (*præsentis et æternæ mortis*). Le suicide est un décès infamant qui rejaillit sur l'ensemble des chrétiens, car « le troupeau (...) est ruiné par une partie de son corps ». Le cadavre du suicidé est supplicié (traîné, pendu ou brûlé)⁴, ses biens confisqués et il ne peut bénéficier d'une sépulture chrétienne, devenant un potentiel revenant.
- 3 Comme la plupart de ce type d'homicides au Moyen Âge, le suicide de Salerna est provoqué par le désespoir (*desperatio* qui, à l'époque médiévale, est un péché et non un état psychique) consécutif à une tentation diabolique⁵. L'« ennemi du genre humain » (*hostis humani generis*) prend de multiples apparences pour tromper le chrétien. Ici, il apparaît d'abord sous les traits des dépendants qui incitent Salerna à voler un fromage, puis sous ceux d'une servante qui la pousse à se jeter dans le puits ; enfin, il intervient dans le rêve du serviteur afin qu'il ne puisse venir en aide à la jeune fille.
- 4 Salerna a treize ans, âge où l'on se laisse facilement tenter. Lorsque sa mère découvre qu'un fromage a disparu, spontanément, elle accuse la cadette (*minoris natu*), comme si sa plus grande jeunesse en faisait « naturellement » la coupable et disculpait du même coup, sa sœur aînée. Elle ose pénétrer dans le garde-manger avec hardiesse (*licenter*), ce qui ne l'empêche pas d'avoir peur de la menace maternelle. Lorsque la mère apprend le drame, elle se sent fautive d'avoir fait peur à la jeune fille craintive (*formidosæ virgini*).
- 5 Le grand intérêt du récit de William est de rapporter de précieux détails sur les hésitations de Salerna, son état d'esprit avant de passer à l'acte. L'adolescence est, au Moyen Âge, une période de l'existence perçue comme « lunatique ». Selon Guibert de Nogent, c'est l'âge où l'on peut subitement passer de la joie à la colère⁶. Julien de Vézelay écrit que l'adolescence est « instable, elle ne se laisse guider ni par sa raison ni par les conseils d'autrui, mais, soumise au souffle des tentations variées, elle se laisse entraîner de-ci, de-là, mobile et vagabonde. Un jour elle veut, le lendemain elle ne veut plus. Aujourd'hui elle aime, demain elle déteste »⁷. Cette instabilité émotionnelle apparaît très bien dans ce récit. Salerna passe une nuit d'insomnie à préméditer son acte qu'elle commet dans la peur : « elle allait et venait, terrifiée par le crime qu'elle avait médité ». Lorsqu'elle décide de mourir, ses paroles contredisent ces gestes puisqu'en se jetant dans le puits, elle demande à Dieu et à Thomas Becket de veiller sur elle. Le suicide devient alors un appel au secours.
- 6 Mais, intégré dans un récit de miracles, le suicide doit se plier à la finalité du récit (faire triompher Dieu et vanter les mérites d'un saint) et n'a donc aucune chance d'aboutir. Avant même que Salerna ne tente de se suicider, le lecteur sait que Dieu est intervenu pour modifier le cours normal du quotidien et contrecarrer les projets du Malin : le serviteur, qui se rend d'ordinaire au moulin, exceptionnellement s'allonge non loin du puits ; plus loin dans le récit, Radulfus, qui, grâce à son courage et à son adresse, va pouvoir retirer Salerna du puits, est venu à cette chapelle, « contre son habitude ».
- 7 Mais surtout, l'intervention divine est immédiate lorsque Salerna commet l'acte fatal, puisque sa triple immersion annonce la vie et non la mort. Le puits, sous l'effet de l'invocation, se métamorphose en cuve baptismale avant que le saint tende à Salerna

« une planche de salut ». Le puits est très souvent, dans la mythologie chrétienne, un point de contact entre la terre et le monde infernal, souvent image du purgatoire, lieu de mort-naissance, « sein tellurique » où le pécheur est toujours sauvé *in extremis* par Dieu⁸.

- 8 L'ensemble des références scripturaires (Jonas, Daniel, Pierre, Paul...) énoncées au centre du récit illustre bien ce que J. M. Lotman appelle le « paradoxe informationnel »⁹. Le but de l'hagiographe est moins de raconter la tentative de suicide de Salerna que d'inciter le public à se remémorer des vérités qu'il connaît déjà et qui sont dans la Bible. Comme tout discours hagiographique, « il illustre une signification acquise alors qu'il prétend ne traiter que d'actions »¹⁰. Nous percevons souvent une « apparence narrative » qui cache « un primat du didactique »¹¹. L'échec de la tentative de suicide de la jeune fille illustre le triomphe de Dieu sur les puissances du mal ; c'est pourquoi, sans doute, ici, le suicidé est plutôt considéré comme la victime que comme l'auteur d'un crime.
- 9 Didier LETT. *Agrégé d'Histoire, maître de conférences à l'université Saint-Quentin, membre du comité de rédaction de la revue Médiévales. A soutenu, en décembre 1995, une thèse sous la direction de Christiane Klapisch-Zuber, à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, intitulée : Enfances, Eglise et familles dans l'Occident chrétien du milieu du XII^e siècle au début du XIV^e siècle (Perceptions, pratiques et rôles narratifs), à paraître chez Aubier en 1997. Prépare actuellement, en collaboration avec Danièle Alexandre-Bidon, une « Histoire de l'enfant et de la famille au Moyen Age », chez Hachette, collection La Vie quotidienne, à paraître à la fin de l'année 1996.*

NOTES

1. Le texte latin a été édité dans Robertson, J. G., *Materials for History of Archbishop Thomas Becket, rolls series n° 67*, vol. 1, pp. 258-261 (Livre III, 3). La traduction qui suit a été réalisée par Cécile Treffort et Didier Lett.
2. *Psaumes LXXXIX*, 22-23.
3. Salerna demande que l'on confectionne un cierge de sa longueur afin qu'elle l'offre, en remerciement, au sanctuaire du saint. Il s'agit d'un rite fréquent de la part des pèlerins ou des miraculés soit pour inciter le saint à intervenir, soit, comme c'est le cas ici, pour le remercier de son intercession.
4. De nombreux exemples dans Minois G., *Histoire du suicide*, Paris, Fayard, 1995, pp. 47-48.
5. Schmitt J-Cl., « Le suicide au Moyen Age », *Annales E S C*, janvier-février, 1976, p. 4.
6. Guibert de Nogent, *Autobiographie*, éd. et trad. par E. R. Labande, Paris, Les Belles Lettres, p. 114 (I, XV).
7. Julien de Vezelay, *Sermons*, éd. D. Vorreux, « Sources chrétiennes », 1972, T. I, n° 192, p. 309.
8. On retrouve beaucoup cette image dans les sources folkloriques. Voir, par exemple, Sebillot P., *Le Folklore de France*, rééd. 1968 : t. I, 420-421 et t. II, 224, 307, 313 et 323-324.
9. Lotman J.-M., « L'art canonique comme paradoxe informationnel », *Le Problème du canon dans l'art ancien et médiéval*, Moscou, 1973.
10. Certeau De M., *L'écriture de l'histoire*, Paris, Seuil, 1975, p. 274.

11. Boureau A., « Narration cléricale et narration populaire. La légende de Placide Eustache », *Les Saints et les stars. Le texte hagiographique dans la culture populaire*, études réunies par J. Cl. Schmitt, 1979, pp. 44 et 47.